Les donjons de la volupté

Par Jean Streff | Photo Bernard Wis

C'est une tendance qui fait son chemin : de plus en plus de Français apprécient de temps à autre une soirée spéciale où les inhibitions sexuelles explosent. Plus étonnant, les fantasmes sadomasochistes ont aujourd'hui leur marché, leurs nouveaux prosateurs et même leurs sondages ; 41 % des femmes de 25 à 29 ans rêveraient de faire l'amour ligotées ou menottées... L'été étant particulièrement propice aux explorations érotiques, Paris Match vous propose une visite érudite du côté des seigneurs et des princesses du S.m.

Loreleen a rencontré Maîtresse Kathy, une dominatrice professionnelle, par l'intermédiaire d'un copain de lycée masochiste. « La première fois, je suis arrivée dans son donjon et Kathy m'a tout de suite emmenée voir un type dans un coin, à genoux, les mains sur la tête ! Je le vois encore avec son pantalon baissé, ses fesses toutes rouges ! » Par respect, elle n'ose pas rire. Kathy l'encourage : « Vas-y ! Si t'as envie de rigoler, ne te gêne pas ! C'est ton esclave, tu en fais ce que tu veux. » Alors Loreleen a fait. Avec un certain don, puisque, depuis, elle sert parfois d'assistante à Kathy au cours de séances. Pour se faire de l'argent de poche et puis parce que ça lui plaît bien. « Un fantasme, c'est un fantasme, on ne peut pas être gêné devant un fantasme », affirme-t-elle. Loreleen est en terminale économique et sociale. Elle dit aussi : « De toute façon, dans un couple même basique, tu as obligatoirement un des deux qui domine. Ça fait partie de l'équilibre du couple. En tout cas, c'est ce que je vois autour de moi. »

Amélie a 19 ans. De temps à autre, elle domine son amoureux Kevin. Ils vivent tous les deux dans un 35-mètres carrés du XVIII[e] à Paris, payé par les parents. Lui est étudiant à la Femis, elle entame sa première année de médecine. « Ça nous arrive aussi d'inverser. Parfois, c'est lui qui prend le pouvoir. Enfin, je lui donne. [Rires.] Mais j'aime bien ça aussi. Surtout le côté humiliations. » Il faut reconnaître qu'avec son 1,60 mètre et ses 70 kilos Amélie ne doit pas être très difficile à humilier. « T'as rien compris. Pour moi, c'est pas du tout dans mon corps que ça se passe. Ce que j'aime, c'est qu'il me raconte des trucs vraiment abjects qu'il pourrait me faire. Des choses que je n'ose même pas dire. Quand je suis là, ligotée à sa merci, c'est le kif ! On se met une vidéo de la série "Je bondage ma copine" et c'est parti ! »

Si le sadomasochisme reste un jeu érotique entre adultes consentants, force est de constater qu'il a pris un sérieux bain de jouvence. Chaque année, le Sex Maniac's Ball à Londres (dont les bénéfices sont reversés à une œuvre caritative), l'Europerve à Amsterdam, ou, plus modeste, la Nuit Démonia à Paris démontrent que la moyenne d'âge des participants se déhanchant tout de cuir ou de latex vêtus sur de la musique techno dépasse rarement les 25 ans. Et même si, dans les boîtes spécialisées, la clientèle est un peu plus âgée (finances obligent), l'image du pépère pervers est définitivement déchue.

« Tous mes clients sont des poètes », me confiait récemment Pascal, directeur de Cris et chuchotements, incontournable antre fétichiste et sadomasochiste sis dans le XVII[e] arrondissement de Paris. Nathalie, blonde égérie de l'ancien Bar-Bar de la rue Crussol, qui inventa la célèbre « vente aux esclaves », où l'on pouvait acheter contre quelques billets de Monopoly un ou une soumise pour la soirée, et qui fit le bonheur de tous les bobos du quartier, ajoute : « Grâce à la vulgarisation de la psychanalyse, le sadomasochisme est descendu dans la rue et ne fait plus peur. » Les émissions de télévision où chacun étale vie privée et fantasmes devant les caméras comme sur le divan du psychanalyste ont certainement contribué à cette déculpabilisation générale.

S'il s'invite aujourd'hui dans tous les foyers via Internet, le sadomasochisme remonte pourtant à la nuit des temps. Flavius Josèphe, historien juif né à Jérusalem vers 37 apr. J.-C., raconte que le frère d'Hérode, Phérosas, se faisait enchaîner et frapper par ses esclaves (juste retour de bâton !). Des images représentant Aristote, le prince des philosophes, à quatre pattes, monté par Phyllis qui le tient par un mors et lui fouette les flancs, ont été retrouvées sur des bas-reliefs de la Grèce antique. Socrate, dans ses relations avec son épouse Xanthippe, offre un exemple de masochisme encore plus éclatant. Catherine Robbe-Grillet, qui s'appela longtemps Jeanne de Berg, et publia en 1986 « Cérémonies de femmes » sous ce pseudonyme, orchestre son théâtre et observe les adeptes du masochisme depuis déjà un certain nombre d'années. « Dans mes cérémonies, je mets en scène. Je cherche des lieux et des acteurs de leurs propres fantasmes. J'essaie que les deux s'accordent. Je joue avec les lumières, les sons, les mots. C'est entre le sacré et le profane. Tel soumis n'ira pas avec tel décor. Telle soumise sera plus mise en valeur dans un certain contexte. » Soumission, le mot est lancé. Longtemps, dans le sadomasochisme, on en est resté à la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. L'apparition des termes soumis, soumise(s), dominant(es), dominé(es) est récente. Elle entraîne une acceptation du jeu. D'un jeu de rôles où chacun trouve son compte. Et ses limites à ne pas dépasser. « Moi, par exemple, je suis un masochiste douillet », avoue François, 45 ans, haut fonctionnaire et ancien soumis de Catherine. Son meilleur souvenir, à l'Opéra Garnier : « Avec deux de ses amies elle m'avait enfermé, nu dans un placard à balais. Elles m'avaient attaché les mains derrière le dos avec des menottes. Je suis resté là-dedans je ne sais pas combien de temps. Une éternité de plaisir, avec l'appréhension qu'une femme de ménage ouvre le placard et me découvre ainsi. » Le fameux facteur suspensif, inhérent au masochisme, qui tend à prolonger la tension et fait que l'angoisse même se transforme en plaisir. Le problème avec le sadomasochisme est que l'étymologie du mot est trompeuse. Comme l'explique très bien Gilles Deleuze dans « Le froid et le cruel », dans le sadomasochisme, il n'y a pas de sadique, les deux parties sont dans le masochisme. Dans les jeux de domination, jamais un masochiste n'accepterait d'être livré à un bourreau vraiment sadique. Pas plus qu'un vrai sadique ne se satisferait d'une victime masochiste. Dans « Justine ou les infortunes de la vertu » du Marquis de Sade, une des victimes des moines précise : « Ils veulent être certains que leurs crimes coûtent des pleurs, ils renverraient une fille qui se rendrait à eux volontairement. »

Ce qui n'exclut pas forcément, chez la personne dominante, un certain goût pour le pouvoir. Comme l'explique Martine, professeur

(Suite page 20)

Maîtresse Cindy

« On recherche des vertiges plus élaborés »

« Je suis dominatrice professionnelle depuis 1990. Je reçois des personnes masochistes, qui trouvent du plaisir dans des pratiques liées à la douleur ou à l'humiliation. Mon donjon occupe un espace de 300 mètres carrés et je travaille comme dans un atelier de théâtre, avec une régie son et lumière, des fumigènes, des vidéo-projecteurs. Aujourd'hui les délires sadomasochistes ont évolué et les pratiquants sont plus décomplexés et plus inventifs. Jouer pour la énième fois "Histoire d'O" n'intéresse plus grand monde. Les gens sont à la recherche de sensations et de vertiges plus élaborés, plus scénographiés. En fait, je reçois des adultes consentants qui veulent réaliser leurs fantasmes grandeur nature. Nous fixons ensemble un cadre, des règles et c'est parti pour deux ou trois heures de délires... James Bond se présente, je sais qu'il n'a pas fait d'études à Eton, qu'il ne possède pas de briquet-pistolet et qu'il ne roule pas en Aston Martin. Je capture James Bond. Je le bondage [ligote] et le suspends au plafond à l'aide du treuil électrique. James Bond flotte dans l'espace et tourne comme une girouette. Voilà. Il ne me reste plus qu'à le faire avouer... Sadomasochiste ou pas, l'être humain a besoin plus que jamais de se lâcher et de s'amuser. »

RECUEILLI PAR J.S.

Le donjon de Patrick Le Sage. Un lieu secret à l'esthétique très étudiée, avec une étourdissante multitude d'accessoires et de décors. Sur la photo, deux de ses « fidèles ».

Subtils jeux sadomaso

C'est un livre excitant et fort instructif : la carrière d'un maître du sado-masochisme à Paris. Dans un antre gardé secret à Bastille – un nom prédestiné –, Patrick Le Sage (photo) a passé trente ans de sa vie à travailler sa spécialité avec des volontaires qui, à le lire, n'ont pas cessé d'en redemander. Femmes, elles pratiquent la perversion avec complexité. La peur, la surprise, l'agacement, la douleur, la brutalité sont ici les leviers des orgasmes les plus dévastateurs. Souvent avec l'approbation du mari qui confie son épouse aux bons soins du maître. Lequel ne consomme jamais. Il se fait appeler « Monsieur », vouvoie sa soumise, et déborde décidément d'imagination. Son livre n'est pas mal écrit, concret, il donne un descriptif minutieux des instruments – menottes, cravaches, vibrateurs en tout genre –, des lieux – un donjon privé en sous-sol – et des méthodes – mise à nu, savant dosage de frayeurs, d'exhibitionnisme, d'humiliation, de souffrance, de qui-vive sexuel et de jeux de viols. Des jeux entre adultes demandeurs qui ouvrent d'infinies perspectives sur la psychologie humaine. Sous la plume de Patrick Le (pas) Sage, Marie, Gladys, Odélie et les autres... emmènent le lecteur au royaume interdit des fantasmes inavouables.

CATHERINE SCHWAAB

« Journal d'un maître », de Patrick Le Sage, éd. Flammarion.

DIDIER ET DELPHINE MENDUNI*

Experts du monde libertin

« Il y aurait entre 100 000 et 150 000 couples réguliers ou occasionnels auxquels il convient de rajouter à peu près autant de messieurs (célibataires, en concubinage ou mariés) qui fréquentent les établissements libertins. En dix ans, le nombre d'établissements a doublé. Il y a aujourd'hui des discothèques plus érotiques qu'échangistes, d'autres sont plus chaudes et d'autres encore s'orientent vers des spécialités comme la pluralité masculine, la bisexualité et, ces derniers temps, le fétichisme et le S.M. qui comptent de plus en plus d'adeptes. Les variations libertines ? Il y a les échangistes, les mélangistes (amour côte à côte avec un autre couple mais sans échange de partenaires sauf peut-être pour les préliminaires), ceux qui viennent pour vivre le grand frisson (les mêmes, il y a vingt ans, auraient loué un film X le samedi soir), les curieux et les mondains qui, lors de leur dîner en ville, se vanteront de fréquenter les clubs libertins. Cet élargissement de la clientèle et cette banalisation du libertinage amènent les femmes et les hommes à assumer encore plus facilement leurs fantasmes, d'où l'engouement pour le fétichisme ou le S.M. Ainsi, pratiquement tous les établissements ont un espace aménagé en "Donjon". Ils sont surtout utilisés pour des "jeux" de soumission et de domination mais il n'y a pas de quoi réveiller le marquis de Sade ! Ces dernières années, de plus en plus de clubs réservent une soirée par mois aux pratiques Fétish et/ou S.M. Quelques-uns se sont spécialisés mais les véritables soirées S.M. s'organisent chez des particuliers et entre initiés. 40 % des femmes aimeraient être ligotées pour faire l'amour ? Nous constatons que le viol (par jeu) qui, il y a une dizaine d'années était leur fantasme n° 1, a été remplacé par le fantasme du ligotage. Le point commun de ces deux fantasmes est que la femme se retrouve livrée à des "jeux" sexuels débridés sans assumer la responsabilité du dépassement des convenances judéo-chrétiennes. Dans ces jeux, il ne faut pas oublier une règle de base : "faire ce qui vous fait plaisir et non pour faire plaisir". »

** Auteurs du guide « France Coquine » aux Nouvelles Editions de l'Université.*

Fétichisme

Les amateurs de bas à couture ont fondé un club, les maniaques des chaussures à talons hauts publient une revue et les inconditionnels du cuir se réunissent dans des boîtes de nuit spécialisées, mais il n'est nullement nécessaire d'appartenir à une coterie pour éprouver le vertige des obsessions. Peu ou prou, nous pratiquons tous une forme de fétichisme, serait-ce à notre insu, en préférant une couleur de cheveux, en craquant devant certains sous-vêtements ou en succombant au charme discret d'une odeur intime. Tout peut devenir l'objet d'un culte érotique. Dans « Traité du fétichisme à l'usage des jeunes générations », l'ouvrage qui lui a valu de recevoir le prix Sade en 2005, Jean Streff (photo) dresse le catalogue des fixations, parfois déconcertantes, qui font le régal d'adeptes plus ou moins nombreux. Savez-vous que les femmes à barbe que l'on exhibait naguère dans les baraques foraines rendaient fous de désir les aficionados de la pilosité, que l'artiste hyperréaliste John Kacere consacra sa vie à peindre des petites culottes et que Catherine de Médicis aimait les nains au point de les collectionner ? Sans parler des émétophiles, mucophages et autres originaux dont les lubies bousculent tellement de tabous que les sexologues ont longtemps renoncé à leur donner un nom. Qu'on n'aille pas imaginer, pourtant, que le fétichisme soit l'apanage de pervers ou de malades : avant de faire fureur chez les gens les plus convenables, le piercing ne passait-il pas pour une pratique barbare ?

JEAN-PIERRE BOUYXOU

« Traité du fétichisme à l'usage des jeunes générations », de Jean Streff, éd. Denoël, 544 pages, 26 €.

d'université, qui vit avec Serge depuis six ans : « Avant de le connaître, je n'avais pas de fantasmes déclarés. Je n'avais jamais lu de bouquins sadomaso. Disons simplement que j'étais d'un tempérament assez dominateur. » Lorsqu'ils se rencontrent, c'est la révélation : « Tout ce qu'il y avait de dominateur en moi a basculé du côté de l'érotisme. Une grande découverte, mais une grande peur en même temps. Parce que tu trimbales toute ton éducation derrière toi : on ne fait pas de mal aux gens, il n'y a pas d'atteinte à l'intégrité physique ou morale, on ne possède personne, etc. N'empêche qu'à travers ces gestes-là la gestuelle basique du S.m. est troublante. Moi, j'ai trouvé une émotion érotique que je n'avais jamais ressentie auparavant. »

Car si le masochiste ne veut pas de vrai sadique, c'est que, dans l'affaire, la personne qui domine la situation, c'est évidemment lui. C'est lui (ou elle) qui impose à l'autre les sévices et humiliations qu'il (ou elle) désire se voir infliger. Et pas question de dérapages incontrôlés. « Je ne connais pas de personnes plus exigeantes que les masochistes », raconte Laura dans son donjon parisien. Laura a 27 ans. Elle fait partie de cette nouvelle génération de dominatrices qui vous donne une fessée comme sa mère prenait le thé entre amies. « L'autre jour, il y en a un qui m'a fait tout un cirque parce qu'un des poids que je lui avais accroché aux testicules est tombé. Il m'a tellement énervée qu'à la fin je lui ai balancé une vraie baffe de colère. Lui qui déteste les gifles, il est resté soufflé. [Elle rit.] Je crois que je ne le reverrai plus celui-là. »

Et il n'est pas que les hommes masochistes pour avoir des exigences, les femmes ne sont pas en reste. Ainsi Béatrice, secrétaire de 34 ans, qui se plaint du goût un peu trop prononcé de son maître du moment, trouvé sur le Net, pour les lavements : « Ce n'est pas que je n'aime pas ça, au contraire, surtout le côté devoir retenir, mais, avec lui, c'est systématique. A chaque fois que je vais chez lui, j'ai droit à mon "bouillon", comme il dit. A force, ça devient lassant. » Ou Jeanne, belle brune charpentée de 42 ans et directrice de sa petite entreprise de soins de beauté, qui, elle, reproche à son ami, rencontré au cours d'une soirée spécialisée, son manque de conviction à lui enfoncer des aiguilles dans les mamelons : « Je sens bien qu'il le fait uniquement pour me faire plaisir. Parfois, j'ai même l'impression qu'il est à deux doigts de tomber dans les pommes. Ça me fait complètement déplaner. »

Beaucoup d'acteurs de la scène S.m. expliquent cette sensation, lors des jeux, d'entrer dans un autre monde. Tous disent ce besoin de fuir la réalité, de « fermer les verrous », pour pénétrer dans un univers purement imaginaire dans lequel chacun peut laisser libre cours à ses fantasmagories les plus secrètes, les plus excentriques, les plus éloignées du socialement correct. Une sorte de monde virtuel réservé à ceux et celles qui osent traverser le miroir et plonger dans un univers où le P.-d.g. se retrouve rampant aux pieds de sa secrétaire, où le député baisse son pantalon pour recevoir la cravache de ses administrés, où la chanteuse célèbre rêve que ses fans lui urinent dessus. Car c'est bien là une des grandes originalités du sadomasochisme : transformer les rapports de pouvoir contraignants en jeux avec le pouvoir excitants. Une sorte de victoire de la pensée humaine individuelle sur le diktat collectif. Ainsi qu'osait l'affirmer le clinicien anglais Havelock Ellis en pleine Grande-Bretagne victorienne : « De toutes les manifestations de la psychologie sexuelle, les jeux du symbolisme érotique sont ceux qui sont le plus spécifiquement humains. »

Ces jeux renvoient au monde de l'enfance, celui qui voyait les cow-boys poursuivre les Indiens, et les futurs sadomasochistes en culottes courtes enchaîner la squaw au poteau de torture. Et comme chacun sait, l'enfance est le temps de l'innocence. Même si ce temps a tendance de nos jours à devenir de plus en plus court. Ce qui est bien dommage. ●

JEAN STREFF

LE PRIX SADE

Chaque année en septembre, il récompense un livre, document ou roman qui évoque avec style et justesse l'état des lieux du sadomasochisme. Point de vue de quelques jurés.

PIERRE BOURGEADE, ÉCRIVAIN : « Les femmes de Sade... »

« Le Marquis de Sade a été enfermé pendant vingt-sept ans. De toute sa vie, il n'a même pas connu vingt femmes. Sacher-Masoch n'en a pas connu dix, la sienne comprise. Immense cependant est l'œuvre de Sade... Considérable l'influence que Sade et Sacher-Masoch exercent sur nos sociétés postmodernes. On les a enfermés, critiqués, méprisés, le S.m. est partout. Le S.m. est la rencontre d'un rêve (né le plus souvent dans le cerveau d'un homme) et d'une femme qui accepte de prêter son corps à ce rêve. Rêve fréquemment extrême, entraînant acceptation ou soumission extrêmes. Les femmes, disent certains, respirent peu dans les étroits espaces du S.m. Elles y respirent pourtant une sorte d'amour qu'elles ne trouveraient pas ailleurs. A tort ou à raison, beaucoup y sont attachées. »

CATHERINE MILLET, CRITIQUE D'ART ET ÉCRIVAIN : « La part de l'imaginaire »

« Même si j'ai reçu le prix Sade, je n'ai personnellement aucune expérience dans le domaine. Les pratiques S.m. sont très intéressantes en raison de leur théâtralisation, des rôles qu'on y joue, sans qu'il s'agisse nullement de ceux que l'on tient dans la vie sociale, et de la part qu'elles font à l'imaginaire qui relativise beaucoup, quand elles ne suppriment pas complètement le coït lui-même. En cela elles me semblent dire la vérité de tout rapport sexuel. »

LIONEL ARACIL, PRÉSIDENT DU PRIX : « Le rêve de passer à l'acte »

« Le sadomasochisme est une diététique sexuelle, une quête esthétique dans la théâtralisation de l'acte et la mise à l'épreuve des sens. Sa pratique réside moins dans son passage à l'acte que dans l'idée même du possible dépassement des limites qui s'imposent à lui. C'est pour moi un rituel préalable au glissement progressif vers le plaisir, cher à Alain Robbe-Grillet, académicien et lauréat du prix Sade 2002. »

EMMANUEL PIERRAT, AVOCAT ET ÉCRIVAIN : « C'est un art »

« Certains couples, qui ont été ou sont encore amoureux, ont des relations S.m. sans le savoir. Et d'autres qui croient pratiquer sadisme et masochisme, au motif qu'ils se malmènent physiquement en tenues stéréotypées, ne jouent en fait qu'avec leur propre ridicule. Le sadomasochisme véritable est d'abord et avant tout un art, dont il existe de multiples variantes. Car il ne faut jamais oublier qu'il doit son étymologie au nom de deux écrivains majeurs. »

Emmanuel Pierrat.

CATHERINE BREILLAT, CINÉASTE ET ÉCRIVAIN : « Être l'épouse de Barbe-Bleue »

« Pour moi, le sadomasochisme est d'abord un fantasme de petite fille. Toutes les petites filles ont rêvé un jour d'être la femme de Barbe-Bleue. Ce qui est forcément une tentation masochiste. D'ailleurs tous les contes pour enfants ("Le petit chaperon rouge", "Cendrillon", etc.) mènent tout droit au masochisme. Sans compter la religion. Je suis une inconditionnelle des représentations de saint Sébastien. Je trouve que c'est un corps d'homme magnifique, érotisé et rendu somptueux par la douleur. Il y a très peu de différence entre la douleur et le ravissement sur son visage. C'est là que réside la grande ambiguïté du masochisme. »